

Ramdam

juillet/août
2022

157

—
LES ÉVÈNEMENTS
CULTURELS
D' OCCITANIE

EXPOS

—
Été
VIP

INVITÉ

—
Éric
Neuhoff

A photograph of two men from the chest up, looking upwards against a bright blue sky with scattered white clouds. The man on the left has a grey beard and is wearing a yellow shirt with a blue and green leaf pattern. The man on the right has a dark beard and is wearing a dark blue shirt with a vibrant floral pattern in red, orange, and white. Both are wearing black sunglasses.

FESTIVALS EN VUE

LE RETOUR DE LA BAMBOCHE

ÉRIC- NEU- HOFF

© Romain Gaillard

Éric Neuhoff est écrivain et critique cinéma au *Figaro* et au *Masque et la Plume*. À la mélancolie chronique des néo-hussards dont il fut l'un des chefs de file, il ajoute la nostalgie d'un cinéphile toujours pas revenu des grands films des années 1970. Humeurs qui transpirent des trois livres signés ces derniers mois par cet enfant de Cahors et Toulouse : réédition des *Hanches de Laetitia*, parution de *Rentrée littéraire*, et sortie chez Privat du *Petit éloge amoureux des cinémas*.

NEU- HOFF



« TANT QU'IL Y AURA DES FILMS »

Vous écrivez dans la préface ne pas avoir relu Les Hanches de Laetitia avant sa réédition. De quoi aviez-vous peur ?

De trouver ça nul et d'être déçu, ou de trouver ça mieux que ce que j'écris depuis. Pire, d'être tenté de corriger. Mon editrice m'a parlé de passages qui pourraient choquer aujourd'hui. On ne va quand même pas faire des éditions successives des romans en fonction de l'humeur de l'époque. Mieux vaut laisser ça dans son jus et accepter de ne pas être le même à 60 ans qu'à 30.

Vous n'êtes pas le seul à avoir changé. Vous semblez d'ailleurs peiné que Toulouse ne soit plus la même que celle des années 1970 qui sert de décor au roman.

Tout est dans cette phrase de Gracq : « *La forme d'une ville change plus vite que le cœur d'une morte.* » Je regrette que la province finisse par ressembler à Paris. Qu'on trouve partout les mêmes rues piétonnes, les mêmes boutiques. Cela nourrit ma nostalgie.

La nostalgie est partout dans vos livres cette année. Dans le Toulouse des Hanches de Laetitia, dans les salles de L'éloge amoureux des cinémas, dans le Paris de Rentrée Littéraire...

Un roman se pense toujours à l'imparfait. On écrit ce qu'on regrette, ce qu'on a perdu. Quand j'étais en hypokhâgne à Fermat, j'étais déjà nostalgique de ce que je n'avais pas connu. Je rêvais du Paris de *Feu Follet* de Louis Malle, quand le boulevard Saint-Germain était à double-sens. Je crois qu'à peine né, j'étais déjà nostalgique du ventre de ma mère.

Est-ce cette nature mélancolique qui vous a conduit au cinéma et à la littérature ?

Au contraire. Adolescent je croyais que la littérature et le cinéma annonçaient ce que j'allais vivre. Devant *Nos plus belles années* ou *César et Rosalie*, devant les aventures d'Antoine Doissel, devant Delon, Ventura, je me disais que ma vie allait être comme ça. Et puis le temps a passé. J'ai compris que le cinéma ne serait pas ma vie mais une sorte de bande originale de mon existence.

Est-ce bien le cinéma que vous aimez, ou plutôt les films, les acteurs, et les metteurs en scène de votre adolescence ?

C'est bien le cinéma. Bien sûr que je vois aujourd'hui des films pas nécessaires, et bien sûr qu'il y en a trop. Même le patron de Pathé le dit. Mais ce qu'il y a de bien, c'est qu'après avoir vu ces films pas nécessaires, une fois qu'on est bien découragé, on tombe sur un film qui enthousiasme et qui rend heureux.

Ces bonnes surprises étaient-elles plus fréquentes dans les années 1970 ?

À cette époque le cinéma était un art en pleine maturité. C'était indécent tellement il y avait de grands films. *Orange Mécanique*, *César et Rosalie*, *L'Amour l'après-midi*. Des films qu'on peut revoir aujourd'hui sans bailler une seconde.

Que s'est-il passé depuis ?

Le niveau a baissé. Coppola dit qu'avant il y avait du cinéma et que maintenant, il y a

NEU- HOFF

ÉRIC NEU- HOFF

des films. Le cinéma n'est plus un langage commun. Il n'est plus cet espéranto, cette langue universelle. Il n'est même plus un sujet de conversation.

Les séries ne jouent-elles pas ce rôle désormais ?

J'aime bien les séries, c'est addictif et bien foutu. Mais elles ont un côté ardoise magique : on les aime, et on les oublie. Je ne parle même pas du fait qu'on les voie seul et chez soi.

Dans *Le petit éloge amoureux des cinémas*, vous citez précisément les salles de Toulouse, Cahors, Paris, dans lesquelles vous avez vu chaque film pour la première fois. Votre mémoire est-elle excellente ou avez-vous exhumé de vieux tickets ?

Impossible d'oublier. À l'époque les sorties de film étaient des événements. Je ne peux pas penser aux *Trois Jours du Condor* sans songer au Variétés de Toulouse. Même chose pour *Cabaret* et *2001 l'Odyssée de l'Espace* que j'ai vus au Saint-Agne. Idem pour mon premier Wenders à l'ABC.

La salle dans laquelle on voit un film conditionne-t-elle le souvenir qu'on en garde ?

C'était sans doute vrai quand chaque salle avait son histoire, son ambiance, son odeur, et qu'aucune ne se ressemblait. Je ne sais pas si elles conditionnaient le souvenir qu'on garde des films, mais il est certain que leurs souvenirs sont mêlés.

De même, êtes-vous de ceux qui se souviennent du lieu où ils ont lu tel ou tel livre ?

À une époque j'avais envisagé d'écrire un livre intitulé : *Comment j'ai lu certains livres*, dans lequel j'aurais raconté les lieux dans lesquels j'ai lu les livres qui m'ont marqués.

Pourquoi avoir renoncé ?

La flemme. Et puis parce que le lieu de la lecture, c'est moins marquant que la salle de cinéma. Au cinéma on est avec d'autres spectateurs. Après le film on se retrouve avec eux, dehors, sur le trottoir, dans un état gazeux. Ensemble, on met du temps à reprendre pied dans la réalité. Dans la lecture, vous êtes seul au monde. Vous savez qu'à l'instant où vous posez vos yeux sur une phrase, il y a des chances pour que vous soyez le seul sur la planète à le faire.

On dit que les histoires d'amour finissent mal. Ce sera le cas de la vôtre avec le cinéma ?

Non seulement elle ne finira pas mal, mais elle ne finira pas du tout. Les salles de cinéma, c'est avec mon lit l'endroit où j'aurai passé le plus de temps dans ma vie. Tant qu'il y aura des films, j'irai dans les salles. À 18 ans, je me disais que si je pouvais trouver un métier qui me permette de passer mes journées au cinéma, je n'aurais sans doute jamais besoin de vacances.

Depuis des décennies, c'est le cas. Vous passez vos journées au cinéma pour écrire des critiques. Vous ne posez donc jamais de congés ?

J'ai changé d'avis. Je n'ai plus 18 ans. Moi aussi, j'ai besoin de vacances.

Propos recueillis par Sébastien Vaissière

Les romans d'avant (Les Hanches de Laetitia, La Petite Française, Un Bien fou)
- Albin Michel - 2021

Rentrée littéraire - Albin Michel - 2022
Petit éloge amoureux des cinémas
- Privat - 2022